

LE SECRET D'UNE TOMBE

QUATRIÈME PARTIE

LA JOLIE DENTELLIÈRE

Emilienne ayant fait asseoir Georgette, celle-ci raconta comment Paul, devant aller à l'Ecole des Beaux-Arts, avait pris une voiture et s'était un peu détourné de son chemin pour l'amener rue Godot-de-Mauroi.

Tout en parlant, Georgette promenait avec émotion ses regards autour de la modeste chambre où tout portait l'empreinte d'un goût délicat et qui contrastait avec le luxe un peu tapageur dont elle était entourée chez Mme Prudence.

Elle examina le travail de la dentellière.

—C'est joli, bien joli, ce que vous faites, dit-elle.

—Je voudrais pouvoir faire mieux encore.

—Il me semble que vous êtes pour vous bien exigeante, mademoiselle Emilienne.

—Plus que ne le sont mes clientes, répondit l'ouvrière en souriant.

Il y eut un silence, et Georgette reprit :

—Mademoiselle Emilienne, voulez-vous que je vous dise...

—Mais oui, dites.

—Eh bien ! je vous aime beaucoup, beaucoup.

—Je vous aime aussi beaucoup, ma chère Georgette.

Elles se prirent les mains et, pendant quelques instants, très émue l'une et l'autre, mais souriantes, elles se regardèrent.

—Depuis dimanche, reprit Georgette, je n'ai pas cessé de penser à vous ; aussi, comme j'avais hâte de vous revoir ! Si vous saviez, ma chère Emilienne, quelle impression d'admiration vous m'avez laissée.

—Oh ! pas d'exagération, c'est assez de me donner votre affection.

—Paul m'a longuement parlé de vous, me faisant votre éloge avec tant d'enthousiasme que j'aurais pu en être jalouse. Eh bien ! non, je me sentais heureuse, au contraire, de tout le bien qu'il me disait de vous.

—M. Paul Lebrun a aussi parlé de vous à Mme Martinet, et il avait fait votre éloge avant de vous faire le mien, et avec non moins d'enthousiasme. M. Paul vous aime de toute son âme, c'est un grand amour que vous lui avez inspiré, et il sait combien vous en êtes digne.

—Mon amour pour lui répond à son amour pour moi, et j'espère bien le rendre aussi heureux qu'il le mérite. Comme je vous le disais dimanche, mademoiselle Emilienne, pour lui et son père, je voudrais être parfaite. Eh bien, oui, je voudrais vous ressembler.

—Alors, ma chère Georgette dit en souriant Emilienne, vous me croyez parfaite. Mais ne savez-vous pas que la perfection n'existe point sur la terre ? Ce que nous pouvons faire, c'est d'essayer de nous en rapprocher le plus possible par les qualités du cœur. Ces qualités, ma chère Georgette, vous les possédez ; je crois les avoir aussi et, sous ce rapport, nous n'avons rien à nous envier. Et, tenez, vous avez plus de mérite que moi.

—Oh ! que dites-vous ?

—J'ai le droit de parler ainsi d'après ce que vous m'avez dit de vous et ce que M. Paul Lebrun a appris à Mme Martinet. Moi, mademoiselle Georgette, si je vau quelque chose, je le dois à l'excellente femme qui m'a élevée, à maman Marguerite. Elle tenait un rang bien humble ; ouvrière dentellière, —elle m'a appris son métier, —elle vivait péniblement du travail de ses mains ; mais elle avait une instruction sérieuse, l'âme haute et un cœur d'or.

Elle me disait souvent :

—« Ma fille, la vie n'est pas toujours facile et l'on rencontre sur sa route de nombreux écueils. Le bonheur existe, cependant ; mais il n'y a qu'un seul moyen de le trouver : c'est de rester toujours en paix avec sa conscience, de ne pas avoir des rêves irréalisables et de ne jamais s'écarter de la ligne inflexible du devoir.

« Ne permets jamais à une pensée mauvaise de s'arrêter dans ton âme et ne te laisse jamais dominer par un désir que tu ne pourrais satisfaire sans avoir des reproches à t'adresser.

« Chaque soir, avant de t'endormir, demande-toi si tu as bien rempli dans la journée tous les devoirs, si tu pas failli aux principes de la plus scrupuleuse honnêteté. »

Je l'écoutais toujours avec attention et un profond respect ; ses conseils sont restés gravés dans ma mémoire ; je ne sais pas si j'y ai toujours été fidèle, mais je leur dois de n'avoir jamais eu un sommeil troublé.

Ah ! maman Marguerite était une sainte femme ! J'ai toujours

devant les yeux ses traits, qui me rappellent sa bonté, son dévouement, son abnégation... Hélas ! je l'ai perdue trop tôt !

La voix d'Emilienne s'était mouillée de larmes.

—Je comprends la grande douleur que vous avez éprouvée, dit tristement Georgette, je l'ai connue aussi, cette grande douleur, quand j'ai eu le malheur de perdre ma mère adoptive, maman Jacqueline, qui m'aimait beaucoup et m'a aussi donné de bons conseils que j'ai toujours suivis.

—Ma chère Georgette, mon enfance a été semblable à la vôtre celle que j'appelle maman Marguerite n'était que ma mère adoptive.

—Ainsi, toute jeune vous êtes restée orpheline ?

Emilienne laissa échapper un profond soupir.

—Comme vous, Georgette, répondit elle, je n'ai jamais connu mes parents, comme vous je suis une pauvre abandonnée.

—Oh ! ma chère Emilienne !

—Abandonnée, reprit l'ouvrière d'un ton mélancolique, l'ai-je été réellement ? Par suite de quelles circonstances, encore toute petite ai-je été confiée à maman Marguerite ? Je l'ignore. Mais je n'ai aucune pensée amère et je repousse de mon cœur tout sentiment mauvais à l'égard de mes parents inconnus. Je n'ai pour eux, au contraire, que des sentiments de piété filiale.

En cela encore, j'obéis à maman Marguerite, qui m'a appris à mêler leur souvenir à mes prières de chaque jour et à vénérer leur mémoire.

Ah ! il doit y avoir dans leur existence quelque terrible fatalité ! —Oui, oui, ma chère Emilienne, dit Georgette ; et voilà ce que je dois penser aussi au sujet des miens.

Ah ! comme j'ai bien raison de dire que vous m'êtes supérieure en tout ; moins bonne et moins indulgente que vous, Emilienne, j'ai plus d'une fois récriminé contre ceux qui m'ont livrée au hasard de la vie.

—Vous aviez tort, ma chère Georgette.

—Vous me le faites comprendre.

—Vous et moi nous nous trouvons en présence d'un mystère que nous ne pouvons pénétrer.

Georgette fut sur le point de dire à Emilienne que, pour elle, le mystère de sa naissance était éclairé et qu'elle avait retrouvé son père, mais la promesse qu'elle avait faite à la mère de Paul retint les paroles sur ses lèvres.

—Mais, ma chère Georgette, continua Emilienne, nous devons reconnaître que notre sort, aujourd'hui, n'est pas trop à plaindre. Vous Georgette, vous êtes aimée et, bientôt, vous allez épouser celui que vous aimez, et vous aurez ainsi une famille et le bonheur ; moi, j'aime le travail et, Dieu merci, l'ouvrage ne me manque jamais ; depuis quelque temps surtout, l'avenir m'apparaît plus souriant je vis de mes espérances et me trouve heureuse.

Allez, Georgette, beaucoup d'autres pourraient envier notre sort.

—C'est vrai, ma chère Emilienne.

—Dimanche dernier, tout de suite, nous nous sommes senties attirées l'une vers l'autre ; mais quand vous m'eûtes dit que vous étiez sans famille, que tout enfant vous aviez été abandonnée, je me sentis remuée jusqu'au fond du cœur. Votre situation, si semblable à la mienne, établissait un lien entre nous, et c'est une sœur que je voyais en vous.

—Oh ! oui, Emilienne, voilà pourquoi je vous aime et pourquoi vous m'aimez.

Je ne saurais vous dire comme je suis vivement impressionnée en vous écoutant... Oh ! non, je n'ai pas à me plaindre de mon sort ; oui, je dois le trouver digne d'envie, surtout en songeant à ce que j'aurais pu devenir, si les époux Reboul, de pauvres paysans, ne m'avaient pas recueillie.

—Ils vous ont élevée, vous avez grandi sous leurs yeux et ils vous ont donné mieux encore que le pain de chaque jour, en faisant de vous une bonne et honnête jeune fille.

—Je leur suis reconnaissante du bien qu'ils m'ont fait. Je bénis la mémoire de maman Jacqueline et je pardonne à son mari de m'avoir retiré l'affection qu'il m'avait autrefois témoignée.

—Je ne comprends pas, ma chère Georgette, que voulez-vous dire ?

—Je ne voudrais pas vous attrister en vous parlant de choses douloureuses.

—Mais rien de ce qui vous touche ne m'est indifférent, Georgette, je vous en prie, puisque je connais vos joies, dites-moi vos peines.